

14 juin, qu'il n'y avait pas à délibérer sur l'invitation que nous faisons une honnête famille, le vendredi 19 juillet.

M. Dickson est un ancien marchand, riche propriétaire de cette place, colonel de milice, commissaire des transports etc., etc., marié à une demoiselle catholique du nom de Grant, bonne et pieuse femme, avec laquelle l'évêque de Québec avait fait connaissance lors de son premier passage, avec promesse d'arrêter chez elle, en revenant, pour lui procurer, ainsi qu'à sa famille, les consolations de son ministère. En conséquence, elle avait converti en chapelle un appartement dans le haut de sa maison, et préparé pour le prélat, une chambre où elle le supplia de prendre logement. Il ne put l'accepter, dans l'empressement qu'il avait de se rendre à Newark, où il craignait d'être attendu par le vaisseau, auquel il avait donné rendez-vous pour le 15. Mais il promit à cette dame que soit lui, soit un de ses prêtres viendrait inmanquablement dire la messe, soit le lendemain, soit le dimanche, supposé que l'embarquement fût retardé jusque là. On se sépara donc après le dîner, pendant lequel le colonel Dickson amusa beaucoup ses hôtes, non par l'histoire des prouesses qu'il avait faites, pendant la dernière guerre, mais par le récit de ses frayeurs, de ses fuites, de ses précautions sans nombre pour ne pas rencontrer l'ennemi. Si cette sincérité annonçait de la modestie, l'état d'infirmité où est ce vieillard affligé de la goutte, justifie sa poltronnerie, et accuse l'imprudence de ceux qui lui donnaient un bataillon à commander.

M. Dickson ayant donné à l'évêque de Québec son cabriolet et un de ses enfants pour le conduire, et à ses compagnons un chariot léger *light waggon*, il ne fallut pas grand temps pour gagner Newark, qui n'est guère à plus de sept milles de là par un très beau chemin.

En passant auprès du fort George, nous en fîmes le tour et en visitâmes les fortifications faites sans épargne, et auxquelles les Américains ont encore ajouté, pendant le peu de temps qu'ils en ont été en possession. C'est là dans le bastion où est fixé le grand mât du pavillon, et sous l'affût d'un canon, que repose le corps du major général Brock et celui du colonel Macdonell, son aide-de-camp, tué à ses côtés. On ne voit point leurs fosses ; on sait seulement qu'elles sont là. La postérité